

96 DISCOURS DE MESSIEURS  
les titres littéraires, je les oublierai tous dans ce moment, pour ne songer qu'à sa mort édifiante, & pour en faire honneur à la Religion & à sa mémoire, devant le Public, devant l'Académie, & sur-tout devant l'illustre Prélat qui lui succède.

---

## DISCOURS

Prononcé le 20 Juin 1776;

Par M. DE LA HARPE, lorsqu'il fut reçu à la place de M. Colardeau, qui, élu à la place de M. le Duc de S. Aignan, mourut sans avoir pris séance à l'Académie.

### MESSIEURS,

Le talent qui distingue les hommes, le génie qui s'élève au-dessus du talent, la vertu enfin, si supérieure à l'un & à l'autre, se réunissant dans un même Sanctuaire, à la voix de la gloire qui les couronne, & sous les auspices de la patrie qui les appelle; l'amitié, faite pour leur inspirer un plus touchant caractère, resserrant encore les nœuds de cette union si honorable; tel étoit depuis

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 97  
depuis long-temps l'idée que je me formois de cette Assemblée, & ce témoignage que j'aime à vous rendre, vous ne le devez, j'ose le dire, ni aux excusables illusions de la reconnoissance, ni au plaisir si légitime & si pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos suffrages. Entraîné de bonne heure vers les arts de l'esprit & de l'imagination, par ce goût irrésistible qui commande tous les sacrifices, enflammé de cet amour des talens, qui ne peut exister sans quelque enthousiasme, j'ai fait connoître assez les sentimens qui m'animoient. Mes premiers regards se sont tournés vers cette classe d'hommes choisis, qui me donnoit une idée plus noble de mon état & de mes travaux, vers ceux chez qui j'ai cru voir la dignité des Lettres conservée comme un dépôt dont ils sont responsables à la nation, & qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompense. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux & plus brillans. Mais instruit par l'expérience, que, dans la culture des Arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes,

Tome VIII.

E

98 DISCOURS DE MESSIEURS  
toutes pénibles qu'elles peuvent être ;  
ne sont pas toujours les plus infurmon-  
tables ; obligé de n'avancer qu'à pas  
lents dans une carrière qui semble se re-  
fermer sans cesse, au moment où l'on  
se présente pour y courir, je me suis  
occupé du moins à célébrer mes mo-  
dèles, en même temps que je m'étudiois  
à les imiter : semblable à ces guerriers,  
qui, en marchant au combat, répètent,  
dans leurs chansons militaires, le nom  
& les louanges des Généraux qui ont  
vaincu. C'est dans cet esprit que j'ai  
porté mon hommage au pied des statues  
de Racine & de Fénelon. Je croyois voir  
ces ombres illustres assises au milieu de  
vous, & j'espérois que la sensibilité de  
leur Panégyriste obtiendrait grâce au-  
près de ces grands Hommes pour les  
défauts de leur imitateur.

Sans doute il importe aux progrès de  
l'Artiste, de l'Ecrivain ; il importe à sa  
gloire, à son bonheur, d'élever ainsi sa  
vue & sa pensée vers les Maîtres de  
l'Art qui ne sont plus, & de vivre,  
autant qu'il est possible, près des mo-  
dèles contemporains, près de ses rivaux  
les plus célèbres : heureux, s'il lui est  
aisé de chérir ceux qu'il lui est difficile  
d'égalier ! En général, il n'est point, pour

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 99  
un Homme de Lettres, de société pré-  
férable à celle de ses confrères, soit  
qu'il les retrouve dans les compagnies  
littéraires où le devoir les rassemble,  
soit qu'il les rencontre dans les cercles  
du monde où le goût les réunit. Pénétré  
depuis long-temps de cette vérité, quel  
moment plus favorable pourrois-je  
choisir pour la développer devant vous ?  
Vous en entretenir, MESSIEURS, c'est  
vous rappeler tous les droits que vous  
avez acquis sur moi ; c'est rendre plus  
solennels & plus authentiques les enga-  
gemens que je prends avec vous.

Distinguons d'abord, d'une multi-  
tude sans aveu & sans mission, les vrais  
gens de Lettres, qui, d'un bout de  
l'Europe à l'autre, sont liés entre eux  
par un commerce d'estime & de lu-  
mières, & par l'amour de l'humanité.

Qu'est-ce donc, MESSIEURS, qu'un  
homme de Lettres ? C'est celui dont la  
profession principale est de cultiver sa  
raison, pour ajouter à celle des autres.  
C'est dans ce genre d'ambition, qui lui  
est particulier, qu'il concentre toute  
l'activité, tout l'intérêt que les autres  
hommes dispersent sur les différens ob-  
jets qui les entraînent tour à tour. Ja-  
loux d'étendre & de multiplier ses idées,

il remonte dans les siècles, & s'avance au travers des monumens épars de l'Antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'ame & la pensée des grands Hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur Langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la Littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la Littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau & le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits & prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens & tous les caractères, & il jouit de la variété féconde & sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer & les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon & de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charmes dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des ames tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'ame des tyrans; c'est à lui que s'adressoit Montesquieu quand il plai-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 101  
 doit pour l'humanité, Fénelon, quand il embellissoit la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions & dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société. Enfin quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égaré dans le monde enchanté de la poésie, soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruisse dans l'histoire, en portant ses tributs au Temple des Arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné; les cris de la renommée ne seront pas pour son ame un bruit importun; & au lieu que la médiocrité inquiète & jalouse gémit de tous les succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses foibles yeux, le véritable homme de Lettres, le parcourant d'un regard plus vaste & plus sûr, y verra toujours, & un monument à élever, & une place à obtenir.

Maintenant, si parmi ceux qui se sont consacrés aux Lettres, il n'en est point qui ne doive aspirer à se rapprocher de cet heureux ensemble des qualités que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes confrères, tout ce qu'il faut pour élever l'ame sans exalter la tête, polir les mœurs sans affaiblir le caractère, adoucir les passions & affermir les principes, nourrir l'habitude du travail, exercer la pensée & le goût? Où trouveront-ils ailleurs, & des leçons toujours utiles, & des consolations trop souvent nécessaires?

La plupart des Ecrivains, suivant la diversité de leurs inclinations & de leurs études, se portent ou vers la retraite ou vers le monde. Ces deux partis extrêmes ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Il me semble que le commerce des Gens de Lettres participe aux uns & remédie aux autres.

La retraite, je l'avoue, est essentielle au travail. Eh! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience? C'est dans des antres solitaires qu'Apollon rendoit autrefois ses oracles. Ses Prêtres crioient qu'on écartât les profanes au moment où ils alloient recevoir le Dieu. Ainsi, l'Orateur, le Poëte, le grand Ecrivain, s'il attend & sollicite l'inspiration, fuit

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 103  
loin du séjour des villes, vers les demeures retirées & champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui, & dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant il étoit gêné dans la foule; sa marche étoit contrainte, son langage timide: à présent ses liens sont brisés; il relève la vue, son regard est fixe & assuré. Il est venu se placer à sa hauteur; il est seul, & la pensée alors sort indépendante & fière de l'ame qui l'a conçue. L'ame est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature. L'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts & des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin; voilà les alimens de l'enthousiasme & les témoins du génie dans ses momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours. L'exercice de sa force a des bornes nécessaires. A son ivresse enfin ralentie succèdent l'ardente inquiétude de la gloire, & cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant,

104 DISCOURS DE MESSIEURS  
& se demande s'il a su la mériter. Il n'appartenoit qu'à l'Être suprême, au moment où le monde sortoit de ses mains, de se dire à lui-même, ce que j'ai fait est bon. L'Artiste, dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer sur lui-même le regard tranquille d'un juge. Où portera-t-il sa composition récente & brute, & ce tourment d'une ame fatiguée & incertaine, qui a besoin de se reposer sur l'opinion d'autrui? Ce n'est pas là sans doute le moment où il ira chercher des Juges dans la dissipation des cercles & des sociétés. Semblable à ces anciens Interprètes des Dieux, à qui je l'ai déjà comparé, il conserve encore, en descendant du trépied, quelque chose de religieux & de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adresser qu'à ceux qui ne sont point étrangers aux impressions qu'il éprouve? Ce sont eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir, & ce qu'il doit se reprocher. C'est chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie & lumineuse, qui indique la source des illusions & des erreurs, & les moyens de les réparer; cette expression d'une estime sentie & raisonnée, qui adoucit la blessure que la

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE. 105  
vérité sévère fait toujours à l'amour-propre; ce sentiment vif des beautés, qui console du travail de corriger les fautes, & donne le courage d'envisager la perfection. Enfin c'est auprès d'eux qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice, cette autre force qui achève & polit l'ouvrage, force non moins rare, & dont l'usage est peut-être plus pénible, parce qu'elle agit sans enthousiasme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ses rivaux? Oui: s'il est un moyen d'étouffer en eux les tristes & malheureux effets de la concurrence, c'est de les convaincre chaque jour qu'on est également éloigné, ou de ressentir contre eux les atteintes de l'envie, ou d'en craindre de leur part. La communication libre & franche des idées, des espérances, & des intérêts, substituée par degrés, à la dureté de l'égoïsme, l'habitude des ménagemens réciproques & la noblesse des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers justice au mérite des autres. On en vient jusqu'à partager leurs succès; car dès qu'on est une fois au-dessus de la foiblesse qui s'en afflige, il n'y a plus qu'un pas à faire jusqu'à la générosité qui en

jouit : & pourquoi refuseroit-t-on, lorsqu'on s'est défait d'un sentiment amer, de le remplacer par un sentiment doux ? De ces dispositions naît l'habitude d'une indulgence qui n'est au fond qu'une sorte d'équité plus aimable ; & cette aménité des mœurs, la première des qualités sociales, & la plus nécessaire entre des hommes qui doivent d'autant plus chercher à se plaire, qu'ils ont plus à se disputer.

C'est le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité si recommandable, & qui en présente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque où la Cour de Louis XIV devint un objet d'imitation & d'envie pour toutes les nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la société des Grands ne soit la véritable école de cette politesse fine & délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances qui sera toujours un des caractères dominans de l'esprit François, & qui passe des mœurs jusques dans les écrits. Oui, sans doute ; & c'est le principal avantage que les Ecrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'austérité de leurs compositions par des teintes plus

douces & plus gracieuses ; de donner à leur style des formes plus légères, plus variées, & plus piquantes ; de saisir le ridicule & de l'éviter ; de connoître & de distinguer la bonne plaisanterie, sur laquelle il est si facile & si commun de se tromper, parce que le rire, ainsi que le goût, tient à bien peu de chose. Voilà ce que peut enseigner l'habitude de converser avec l'élite des hommes distingués par leurs places & leur naissance, & ce que plusieurs même enseignent par leurs Ouvrages. Dans une nation aussi éclairée, aussi ingénieuse que la nôtre, le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang ni même aux devoirs des grands emplois. Notre siècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV ; & si la postérité distingue un la Rochefoucault pour avoir marqué avec sa précision énergique & travaillée tous les traits de l'amour-propre, croyez-vous, MESSIEURS, qu'elle oublie un de vos plus illustres Confrères, qui, dans des fables qu'il compose en s'amusant, a mis autant d'esprit & plus de charmes, & une morale non moins fine & plus enjouée ? Mais si la société des gens du monde n'est pas infructueuse pour un

108 DISCOURS DE MESSIEURS  
Homme de Lettres, elle n'est pas non plus sans dangers, & ces dangers mêmes naissent de ses agrémens. Sans parler de l'empire qu'elle a sur les caractères qu'elle peut altérer en les polissant, sur les opinions & les jugemens que la vérité seule devoit diriger, & que le monde subordonne toujours à l'intérêt de plaire; sans détailler d'autres séductions de toute espèce, il en est une surtout vraiment à craindre, c'est le relâchement dans le travail & le refroidissement pour la gloire, effet presque inévitable des douceurs attirantes de la société. La variété de ses prestiges, en invitant à toutes les distractions, détend par degrés tous les ressorts, substitue la facilité des amusemens ingénieux à la pénible habitude des grands efforts & des hautes conceptions, & le talent d'effleurer les objets à celui de les approfondir. Que dis-je? ce monde si vain & si détracteur, qui accueille si orgueilleusement les productions de l'esprit, qui se croit toujours si fort au-dessus de ceux qui s'occupent à lui plaire & à l'éclairer, toujours si prêt, en ce genre, à calomnier ses propres jouissances & à mépriser ses plaisirs; ce monde vu trop souvent & de trop près, ne peut-il pas

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 109  
éteindre cet enthousiasme si nécessaire aux travaux du génie? ne peut-il pas faire sentir trop de vide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire? Hélas! il n'en est point peut-être où il n'entre quelque illusion. Ah! garde-toi de la perdre, conserve cette illusion précieuse, ô toi dans qui le besoin de produire est un don de la nature, & non pas une maladie de l'amour-propre. Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion & l'estime, si le fantôme de la postérité disparoit devant tes yeux, si la voix des siècles cesse de retentir à ton oreille; arrête & jette tes pinceaux, la Divinité s'est retirée de toi; ta plume est désormais inanimée & impuissante; ta pensée restera froide sur le papier & ne passera plus dans l'ame d'autrui. Mais veux-tu ranimer la tienne? ne perds point de vue ceux qui sont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur; que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du gymnase & les exercices de l'arène étoient pour les anciens Athlètes; & si l'instant de notre vie, suivant l'expression d'un Ancien, n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement,

comme autrefois couroient de main en main les torches des jeux sacrés; ainsi, parmi les Ecrivains & les Artistes, passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme & celui de la vérité; ces deux flambeaux immortels, dont l'un jette la lumière dans la nuit des préjugés & des erreurs, & dont l'autre nourrit l'ame des impressions de tous les arts & des plaisirs de la sensibilité.

Si le talent a besoin d'être soutenu dans ses travaux, lui seroit-il moins nécessaire d'être consolé dans ses afflictions? Plus l'ame est exercée, plus elle est sensible. Celle des Gens de Lettres, à qui les objets n'arrivent que réfléchis par une imagination active & prompte, peut-elle n'être pas ouverte, plus que toute autre, aux impressions de la douleur? S'il est, comme on l'a prouvé, des maladies particulières aux Artistes, il est aussi des chagrins qui leur sont propres, & que le monde ne peut guère ni plaindre ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en est (s'il est permis de le dire), il en est du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi; & peut-être les hommes ne savent-ils bien consoler que les maux qu'ils ont connus. Si je

voulois prouver tout ce que l'amitié des Gens de Lettres peut apporter de secours, d'encouragemens, & de douceurs dans une carrière semée d'écueils & troublée par les orages; le souvenir de ce que je dois à l'attachement de plusieurs d'entre vous, MESSIEURS, me permettroit-il de citer un autre exemple que le mien? Avec quelle complaisance je reviendrois sur des traces si chères & toujours nouvelles dans mon cœur! Il n'est sans doute que deux sortes de bonheur dans la vie, de faire du bien & d'en recevoir. Mais la bienfaisance se tait & jouit dans le secret; la reconnoissance au contraire a cet avantage, que, ne demandant qu'à se répandre, elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ses jouissances. Combien j'aimerois à leur peindre les consolations intimes qui relèvent l'ame au moment où elle s'affaïsse, lui rendent le sentiment de sa force dont elle commençoit à douter, & rappellent l'espérance qui s'enfuyoit! Que ne dirois-je pas de cette amitié noble & courageuse, dont nulle insinuation maligne ne peut séduire l'oreille, dont nulle clameur calomnieuse ne peut étouffer la voix? Mais pour achever ce tableau que ma main se plairoit

à tracer, il faudroit y mêler des couleurs finifres que j'interdis à mes pinceaux, & que, dans un jour tel que celui-ci, MESSIEURS, on ne pardonneroit pas même à la reconnoissance. Eh ! que dis-je ? puis-je, après tout, la mieux manifester qu'en écartant tous les souvenirs qui pourroient jeter quelque teinte d'amertume sur les impressions de bonheur & de joie dont vous attendez les témoignages ? puis-je enfin mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette sensibilité, quelquefois trop malheureusement employée à repousser l'injustice, s'épanche bien plus volontiers dans l'expression des sentimens doux & dans le récit des bienfaits ?

Qu'il est rare, MESSIEURS, que la culture des Lettres soit aussi paisible qu'elle est honorable ! Qu'il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler, & d'élever pour les générations futures l'édifice du génie, sans qu'il soit, ou retardé, ou insulté, ou méconnu par la génération présente ! qu'il est doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie ! Ce privilège si peu commun fut celui de l'Académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. M. Colardeau, né avec le talent le plus heureux ( & puisque je de-

vois être chargé de payer ce tribut à sa mémoire, je m'applaudis de n'avoir qu'à répéter les expressions dont je m'étois déjà servi à son égard ), M. Colardeau marqua son premier essai de tous les caractères d'un Poète. Une élégance facile & brillante, un sentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui anime le style en coloriant les objets, cette sensibilité qui pénètre l'ame en même temps que le vers charme l'oreille, enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées & les sentimens, & suivant l'expression de Despréaux, *laisse un long souvenir* ; voilà ce que le Public, enchanté d'avoir un Poète de plus, remarqua dans l'Épître d'Héloïse, monument justement célèbre, que son Auteur élevoit à vingt ans, morceau vraiment précieux, qui durera autant que notre Langue, qu'on fait par cœur dès qu'on l'a lu, & qu'on relit encore quand on le fait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau, n'ont pas toujours été aussi heureusement choisis, on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire le langage qu'on a nommé celui des Dieux ; & n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'Au-

114 DISCOURS DE MESSIEURS  
teur d'Héloïse n'avoit pas besoin de plus  
de titres pour avoir droit à vos suffra-  
ges. Qui fait mieux que vous, MES-  
SIEURS, qu'un seul Ouvrage supérieur,  
fait pour consacrer un Ecrivain dans  
la postérité, le met infiniment au-dessus  
de tout ce qui n'est que médiocre, sur-  
tout depuis qu'il est si facile de l'être,  
depuis qu'il en coûte si peu pour com-  
poser des livres en décomposant d'au-  
tres livres, & pour aligner des vers en  
rejoignant des hémistiches?

Combien ces tristes ressources étoient  
loin du talent de M. Colardeau! La  
Poësie sembloit être sa Langue naturelle.  
Son extrême facilité à écrire en vers  
étonnoit tous ceux qui l'ont connu. C'est  
à cette facilité seule que nous sommes  
redevables de ses productions. Une com-  
position difficile seroit devenue pour  
lui impossible. Une santé fragile & chan-  
celante, présage, hélas! trop fidèle d'une  
carrière qui devoit être trop tôt bor-  
née, lui avoit interdit de bonne heure  
tout grand travail, & une sorte d'indo-  
lence, qui peut-être étoit la suite de  
cette foiblesse d'organes, & qui tenoit  
d'ailleurs à des inclinations douces & so-  
ciales, ne lui permettoit de regarder la  
Poësie que comme un amusement de

D E L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 115  
plus. La simplicité de ses goûts & de ses  
mœurs l'attachoit aux plaisirs d'une so-  
ciété intime & confiante, & son ame  
sensible & naïve étoit faite pour l'amitié.  
Retiré au sein d'une famille respectable,  
dont il étoit, pour ainsi dire, l'enfant  
d'adoption, il y vécut dans cet heureux  
commerce de soins mutuels, si néces-  
saires pour lui faire oublier des maux  
qui renaissoient tous les jours, & une lan-  
gueur qui devenoit incurable. L'égalité  
de son humeur n'en fut jamais altérée.  
Lorsque vos suffrages, qu'il n'avoit bri-  
gués que par son mérite, vinrent le  
chercher sur le lit de douleur qu'il ne  
quittoit presque plus, vous vous souve-  
nez, MESSIEURS, de quelle joie pure  
il parut rempli, & combien l'expression  
en étoit aimable & touchante. On vous  
porta sa lettre de remerciement, & vous  
crûtes entendre le chant du cygne. Son  
ame sembloit se ranimer un moment pour  
la gloire & la reconnoissance: mais ce  
dernier rayon alloit bientôt s'éteindre  
dans la tombe; & son nom inscrit dans  
vos fastes, étoit donc tout ce qui de-  
voit vous rester de lui! Il avoit traduit  
quelques Chants du Tasse. Y avoit-il  
une fatalité attachée à ce nom? Et  
faut-il que, pour la seconde fois, il

116 DISCOURS DE MESSIEURS  
n'ait pas été donné au Tasse de monter  
au Capitole?

La perte que vous avez faite dans M. Colardeau, MESSIEURS, s'étend jusques sur son prédécesseur, qui sans doute auroit trouvé dans lui un meilleur Panegyriste que moi. Mais quel Homme de Lettres n'aimeroit à célébrer le nom de Beauvilliers? A la gloire de ce nom, déjà si respectable par les vertus qu'il rappelle, M. le Duc de Saint Aignan joignit encore un nouveau lustre, celui des services qu'il rendit à sa patrie dans la dignité des Ambassades & dans les difficultés des négociations. Il étoit jeune encore lorsqu'il signala dans l'Espagne les talens de la maturité; dans cette même contrée, où, depuis, deux autres de vos Confrères, non moins recommandables par le rang & la naissance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'Ambassadeur, cette noble franchise qui se joint en eux aux agrémens de l'esprit & aux vertus bienfaisantes, cette loyauté françoise, héritage des anciens Chevaliers, & qui devoit être aujourd'hui la politique des grandes nations, comme elle est celle des grands cœurs.

M. le Duc de Saint-Aignan réunissoit

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 117  
les talens agréables à la connoissance des affaires & à une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante qui accompagne la pratique des devoirs, & par cette gaité douce qui naît de la paix de l'ame. Il avoit passé les années de sa jeunesse à la Cour de Louis XIV, de ce Monarque vraiment admirable, non pas tant peut-être pour avoir reçu le nom de Grand dans une époque de gloire & d'enthousiasme, que pour l'avoir conservé dans un siècle de Philosophie; de ce Monarque dont les bienfaits envers cette Académie ont achevé & ennobli le monument qui assure à la mémoire de votre Fondateur la reconnoissance des Gens de Lettres & de la nation. En avançant de l'âge mûr jusqu'à l'extrême vieillesse, M. le Duc de Saint-Aignan traversa toute l'étendue d'un autre règne qui seroit assez recommandable à ce seul titre, que l'amour des François pour leur Maître, caractère qui les a toujours distingués, semble avoir eu, sous Louis XV, une expression plus marquée & plus éclatante. Mais s'il est jamais excusable, même après de nombreuses années, de se retourner vers la vie avec quelque regret, c'est sans doute lorsqu'on descend dans la nuit de

118 DISCOURS DE MESSIEURS  
la mort, au moment où se lève pour les  
peuples l'aurore du plus beau jour. M. le  
Duc de Saint-Aignan, prêt à quitter la  
vie, a vu les premiers momens de Louis  
XVI. Ici, MESSIEURS, je ne crains pas  
que mes louanges ne paroissent qu'une  
vaine cérémonie d'usage, ni même un  
simple tribut de reconnoissance pour les  
bienfaits que notre jeune Souverain a  
daigné répandre sur moi. Quel citoyen,  
quel patriote ne partageroit pas mes sen-  
timens? quel spectacle plus intéressant  
que la Royauté & la Jeunesse, que la  
Vertu sur le trône, assise à côté des Grâ-  
ces? Je ne m'étendrai point sur tout ce  
que doit déjà la France à un Prince de  
cet âge, qui n'a parlé aux peuples que  
pour leur assurer des soulagemens & des  
espérances, aux Courtisans, que pour  
leur donner des leçons. Je ne m'arrête  
que sur un seul point qui sans doute ne  
vous aura pas échappé : c'est que sous le  
règne de Louis XVI l'autorité a pris un  
caractère qu'elle n'avoit pas encore eu,  
celui de la persuasion : heureux augure,  
s'il est vrai que le pouvoir ne consente  
à persuader que lorsqu'il est sûr de con-  
vaincre ! Ce grand caractère se retrouve  
aujourd'hui dans tous les actes de l'Ad-  
ministration. Par-tout on y remarque ce

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 119  
langage d'une raison supérieure, qui  
établit le bonheur des peuples sur des  
principes durables & sur la base de la  
législation. Dans la bouche d'un Souve-  
rain, ce ton de bonté si aimable est un  
exemple fait pour influencer sur tous les  
états, & que les meilleurs esprits s'em-  
pressent de suivre. Me fera-t-il permis  
d'observer que, dans le même temps,  
un grand Prélat, assis parmi vous, qui  
honore le premier Siège de France par  
la supériorité de ses talens & de ses lu-  
mières, dans un Ecrit vraiment apos-  
tologique, fait pour ramener les esprits  
rebelles à la Foi, ne leur a parlé qu'avec  
cette éloquence affectueuse & persua-  
sive, avec cette tendresse paternelle,  
digne du Ministre d'une religion bienfai-  
sante, digne du Dieu de l'Évangile? Oh !  
puissent s'étendre par-tout ces principes de  
douceur & d'indulgence, & que le règne  
de Louis XVI soit le règne de l'humani-  
té ! Qu'au milieu des orages de l'Eu-  
rope, qui ébranlent les deux hémisphè-  
res, la paix soit le glorieux partage de  
cette Monarchie, qui doit être toujours  
assez puissante, assez respectée pour ne  
se mouvoir qu'à son gré ! C'est dans ce  
calme favorable que se maintiendra  
l'honneur des Beaux-Arts, ornemens  
de la prospérité. La France ne perdra

point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés. La lumière des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût. Si, d'un côté, l'on s'efforce de les épaisir, vous combattez de l'autre pour les diffuser. L'astre qui a long-temps éclairé les Arts, se soutient sur le penchant de sa course, & brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux, ce vieillard célèbre, le prodige du siècle qui l'a vu naître, & le désespoir des âges suivans qui ne le verront point égalier. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est pas dans ce Lycée, fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, & ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en tout genre, cette singulière destinée, qui, prolongeant au-delà des bornes ordinaires des jours si laborieux & si remplis, a mené ce grand Homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu'à ce trône élevé par l'opinion toute-puissante, d'où il

exerce

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 121  
 exerce sur tous les peuples policés la dictature du Génie. Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, MESSIEURS, si nous pouvions le voir, à la fin de sa carrière, jouir à la fois de sa gloire & de sa patrie ! s'il pouvoit, sur ce Théâtre qu'il a tant de fois embelli de ses chef-d'œuvres, s'avancer, courbé sous l'amas de ses couronnes ; répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, & plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe !

